

Avant-propos

Les menaces courent toujours

Le « mal joli », l'autre manière de dire l'accouchement. La mère porte son enfant pendant neuf mois. On l'en délivre. Il crie. On le lui pose sur le ventre. Elle sent frémir contre sa peau le petit être qui se mouvait un instant plus tôt au-dedans d'elle. Une bouffée d'amour inconditionnel la submerge. Elle pleure. Elle sait qu'elle l'aimera toute sa vie. Pour un peu, elle crèverait d'amour. C'est son enfant. Je ressens depuis toujours cet élan maternel, comme un impératif, une nécessité de posséder et de donner. Tout donner.

Les enfants ne demandent pas à venir au monde. C'est pourquoi nous sommes responsables de leur bien-être. Mes deux fils m'ont été enlevés pendant six ans. Retenus de force par leur père en Tunisie, un pays qui, même passé par la révolution, ostracise les femmes et n'applique pas la même justice pour tous.

Mes fils et moi ne serons plus jamais les mêmes. Le regard que nous portons sur la vie, l'empreinte que nous laisserons se trouvent à jamais bouleversés par les événements que nous avons vécus. J'en suis sortie grandie. Mes enfants l'ignorent encore aujourd'hui, mais eux aussi.

Au cours de ces six ans, les jugements en ma faveur avaient beau s'accumuler, les condamnations contre mon ex-mari devenir définitives, une alerte Interpol planer au-dessus de lui, la garde exclusive m'être attribuée, mes enfants ne revenaient pas. Les autorités françaises et tunisiennes semblaient impuissantes à rendre à deux petits garçons leur cadre de vie habituel. J'ai interpellé les présidents des deux pays et toutes les instances possibles. Rien n'y faisait. Les grèves de la faim, les marches, les coups d'éclat, les coups de gueule dans les médias... Chaque charge lancée contre l'atonie retombait dans un bruit sourd. Il a fallu nous rendre à l'évidence et envisager le dessous des cartes.

Les citoyens auxquels il n'arrive rien ne peuvent pas concevoir le versant à l'ombre des choses. Pourtant, il y a bien un envers du décor. Les faits sont là : un homme sous le coup d'un mandat d'arrêt international, visé par des condamnations pénales, continue à ne pas être inquiété. Dans le même temps, on m'épie. On fait pression. On me menace. On voudrait me museler.

Après des péripéties dignes des meilleurs films d'espionnage, je suis parvenue à récupérer la chair

de ma chair. J'espère que c'est pour de bon. Car les menaces courent toujours et le combat n'est pas fini.

Le père de mes enfants continue le harcèlement via de nouvelles et incessantes procédures. Il a de l'argent dont on ne sait d'où il vient. Il m'accule à dépenser des fortunes que je n'ai pas tandis qu'il n'honore rien de ce qu'il doit.

Adam et Alexandre ont repris le cours de leur vie, et leur sécurité reste toute relative. Quant à moi, mes proches savent qu'il peut un jour m'arriver quelque chose. Si ce livre accroît le danger que je cours, tant pis. Je ne tairai rien. Ces pages laisseront une trace. Elles seront la meilleure preuve qu'il faut se battre envers et contre tout et ne compter que sur soi. Nos actions sont conditionnées par notre nature profonde. Si je n'avais pas été celle que je suis, hors cadre, mes enfants ne seraient pas de retour.

J'ai arraché Adam et Alexandre à leur cachot tunisien, je me suis battue comme une lionne pour leur liberté, je compte désormais leur donner tout l'amour dont ils ont manqué. Chez la plupart des mères, c'est une denrée inépuisable...

Prologue

Le jour où ma vie a basculé

23 Août 2009

Ce jour où ma vie a basculé...

Je me rappelle comme hier ce jour sombre qui a changé ma vie à tout jamais.

Ma mémoire a enregistré ce moment alors que bien d'autres souvenirs vont s'effacer, comme par miracle, pour laisser la place aux autres.

Toutes ces violences, ces émotions, ces combats si intensément vécus m'auront changée, et encore maintenant la Sabine d'avant n'existe plus...

La tentation de l'exotisme

La vie est pavée de hasards. Prendre tel chemin plutôt qu'un autre. On a beau être acteur de sa vie, on ignore où nos pas nous mènent. Tout cela ne tient qu'à un fil et commence toujours par des rencontres.

Comment aurais-je pu me douter qu'une courte semaine de vacances en Tunisie, décidée à la dernière minute du haut de mes dix-huit ans, allait bouleverser ma vie en me jetant dans un combat sans fin ?

Initialement, je devais partir aux États-Unis avec mon père, mais, en ce frileux mois d'avril 2000, j'ai envie de soleil, de farniente, de dépaysement. Dix ans auparavant, à la même époque, j'étais allée à Djerba en famille. N'en gardant que de vagues souvenirs, et parce qu'elle est aussi la seule dans mes petits moyens

d'étudiante, j'opte pour cette destination, entraînant avec moi Fanny, ma meilleure amie.

Après la cohue du hall T9 de l'aéroport Charles-de-Gaulle, réservé aux vols charters en partance pour les pays chauds, et avoir fait le pied de grue durant cinq interminables heures, Fanny et moi, excitées comme des gamines, prenons enfin place dans l'avion. Fanny, mon amie de toujours, ou plus exactement depuis cette rentrée en moyenne section de maternelle à l'école Mot de Fontenay. Toutes deux nouvelles, totalement terrorisées par ce cadre inconnu, nous nous étions aussitôt rapprochées pour devenir rapidement inséparables. À l'entrée au collège, nous avons choisi l'enseignement de l'allemand, dispensé dans une classe unique, dans le seul but d'être ensemble. Les premières dissensions sont apparues au lycée, à l'âge des premiers flirts. Fanny était exclusive en amour alors que j'ai toujours fait passer mes amies avant mes amants... Tous me le reprocheront ! Elle avait opté pour STT tandis que je suivais un cursus classique éco-math. Notre duo... Le samedi, elle invitait du monde dans la grande maison dessinée par son papa, architecte. Je jalousais un peu ces autres que moi qu'elle fréquentait.

La première année après le bac nous éloigne davantage. Fanny entre dans une école de commerce. Moi à la fac, en DEUG d'économie. On ne côtoie plus les mêmes personnes, on ne fréquente plus les mêmes lieux. Mais nous n'avons pas besoin de nous voir pour continuer à nous aimer, c'est à cela qu'on reconnaît

l'amitié vraie. En partant en vacances ensemble, nous allions resserrer les liens, nous retrouver et renouer avec les habitudes de notre enfance : dormir dans la même chambre et papoter la nuit entière...

J'étais fière de m'être offert seule mes vacances à dix-huit ans. De n'avoir rien à devoir à personne, pas comme ces jeunes qui vivent avec l'argent de leurs parents. Je travaillais depuis que j'avais quinze ans, enchaînant les petits boulots pour gagner mon indépendance : aide aux devoirs, baby-sitting, jeune fille au pair... Je n'ai pas l'impression d'avoir eu vraiment de crise d'adolescence, dans le sens classique du terme : révolte, rébellion, comportement borderline. De fait, en y songeant aujourd'hui, j'aurais pu mal tourner.

Depuis leur divorce, mes parents passaient leur temps à travailler. Mon père, qui avait refait sa vie avec son ancienne employée, passait jour et nuit dans sa boulangerie. Ma mère, quant à elle, s'était jetée à fond dans une carrière professionnelle, gravissant échelon par échelon jusqu'à occuper aujourd'hui un poste de cadre dans une grosse société de courtage. Dans ce contexte, je voyais peu mon père, jamais libre le week-end. Ma mère, avec laquelle mon frère et moi vivions, me laissait faire tout ce que je voulais, devoirs, sorties, dans une totale autonomie, même si j'étais la cadette. J'étais responsable, j'avais la tête sur les épaules depuis l'enfance. Je me prenais en mains, c'était mon caractère. Elle me faisait confiance. Je ne

voulais pas la décevoir. Fabrice, un an et demi de plus que moi, avait pris le chemin opposé, aussi turbulent et révolté que j'étais sérieuse et responsable. Une jeune fille modèle. Parfois, je prétendais avoir de mauvaises notes à seule fin d'essayer d'être punie.

Peut-être ai-je grandi aussi vite du fait que mon frère monopolisait toute l'attention de nos parents. Pour tâcher de guérir une souffrance affective due à leur séparation, il comblait le manque dans la nourriture et les dépenses inconsidérées. Pendant ce temps, j'explorais mes propres chemins.

Dès le collège, j'ai tenté de braver mes complexes liés à mon poids. Depuis que j'étais petite, je me trouvais trop grosse. Cela me poursuivra pendant des années. Et les remarques moqueuses de mon père – « Espérons que ton futur époux aimera la salade » – n'aidèrent pas à me réconcilier avec mon corps en pleine puberté. Cependant, au lieu de me mortifier comme mon frère, je me suis affirmée en devenant chef de bande. Je n'ai jamais pu me résoudre à suivre. Le leader, ce ne pouvait être que moi. L'esprit guerrier, je menais mes troupes au combat et j'étais aussi peste avec l'« ennemi » que j'étais douce avec ceux de mon clan. On m'appelait « maman ». Deux casquettes : intraitable face au monde, protectrice pour les miens, cela me définit bien.

Pendant le vol, Fanny et moi, qui ne nous sommes pas vues depuis des lustres, ne cessons de papoter à

voix basse, tandis que l'avion entier tâche de trouver le sommeil. Sujet de prédilection : nos amis, nos amours.

Fanny questionne :

—Et avec Jérôme, tu en es où ?

Jérôme, mon premier grand flirt. Celui avec lequel j'avais « passé le pas ». Nous avons vécu ensemble trois années passionnelles faites de séparations et de retrouvailles. Ma réponse fuse, immédiate :

—Terminé !

—Ah bon ! Pourquoi ?

—Ce n'est pas avec lui que je ferai des enfants.

Plus jeune, je répétais à l'envi : « J'en aurai trois ou quatre avant trente ans. » Un challenge, comme une obsession. Maintenant que j'ai dix-huit ans, je ne suis pas aux pièces. Je dois finir de me construire, terminer mes études et j'ai la ferme envie de découvrir d'autres horizons. Des voyages, je m'en étais déjà offert, mais jamais aussi loin.

Parti avec trois heures de retard, l'avion touche le tarmac de l'aéroport de Djerba en plein milieu de la nuit. Cette arrivée décalée et l'approximation des réservations low cost qui optimisent le flux des vacanciers aidant, on nous annonce que l'hôtel dans lequel tout le monde devait initialement être hébergé est surbooké. Par le coup du hasard – mais le hasard existe-t-il ? –, Fanny et moi sommes désignées pour être logées ailleurs.

Tandis que le gros des troupes part en car, nous embarquons, somnambules, rien que nous deux, dans un 4x4. On nous a attribué l'hôtel Ksar, un trois-étoiles de base, lequel, soutient le responsable local grimé à l'avant de la voiture, n'a rien à envier à celui de nos camarades d'infortune. Il est trois heures du matin. Nous sommes exténuées. Je revois ce visage affable, ce large sourire engageant. L'exact contraire des cerbères belliqueux qui avaient tamponné nos passeports à la douane en nous détaillant de la tête aux pieds comme si nous étions fichées.

Ce Tunisien chargé de bichonner la clientèle est ainsi la première personne à nous réconforter depuis notre arrivée. Le soleil n'est pas encore levé. Nous ne pouvons rien voir du front de mer, des rues poussiéreuses, de l'architecture blanche, des toits en terrasse, des dômes des mosquées. Quand il ne parle pas en arabe avec le conducteur, notre interlocuteur nous décrit les contours de sa ville et déroule poliment les questions d'usage que l'on pose à deux jeunes touristes occidentales : nos noms, nos envies, nos attentes pour la semaine à venir. Professionnel. Aimable sans excès. Distingué. Élégant. Il décline aussi son identité : Rachid. C'était lui.

Le lendemain, malgré le soleil ardent, le ciel azur et la promesse d'une journée de farniente, Fanny et moi n'arrivons pas à nous lever. Nous faisons le tour de l'hôtel, avec ses murs peints à la chaux, un peu écaillés, ses mosaïques bleues, sa cour pavée, sa porte

en cuivre, monumentale, pour finir par nous traîner à la réunion d'accueil en passe de s'achever. Au micro : le même homme. Dans son costume impeccable, il dégage indéniablement un certain charisme. Grimpé sur la scène de la salle des spectacles, il parle avec éloquence, expliquant par le menu le fonctionnement de l'établissement ou décrivant les différentes excursions proposées. Charmant. Mais bien trop vieux pour nous. Au moins quoi ? Quarante ans. Inconcevable ! Et puis Fanny et moi sommes là pour nous retrouver ; pas là pour draguer ou faire la fête.

Le reste de la semaine nous prouva que l'ensemble du staff de l'hôtel n'en croyait rien. Deux jeunes nanas en vacances cherchent forcément à glisser de l'exotisme dans leur lit. Du serveur à l'animateur, on nous livra une véritable guerre d'usure. Au restaurant, à la plage, à la réception, au bar, le même regard par en dessous pour nous faire plier. Et chez tous, le même espoir : celui de dégoter la perle rare, celle qui voudrait bien passer quelques nuits de plaisir, s'engager plus loin et leur faire quitter le pays pour toujours. Peu importe que cela rime avec amour.

Fanny et moi étions ravies de nous retrouver, mais ce côté lourde drague nous agaçait au plus haut point. Notre chambre était perdue aux confins de l'hôtel, au bout d'un couloir immense, et nous nous y réfugiions le soir, après la plage, une balade à dos de dromadaire

ou une excursion à Guellala, un village de potiers des environs.

Rachid passait quelques heures par jour dans un bureau ouvert sur le grand hall rond de l'hôtel, aux colonnades démesurées. Il nous observait de loin. Rien ne lui échappait. Tout en répondant aux sollicitations de la clientèle, il m'avait vue repousser les prétendants et me faire respecter. L'effronterie mêlée de jovialité que je mettais dans ma résistance l'a-t-elle intrigué ? Voulait-il pour lui la proie qui se refusait aux autres ? Sa position, plus haute dans la hiérarchie – il était en relation directe avec l'agence de voyages –, l'obligeait-elle à agir avec davantage de subtilité ? La réponse à ces questions m'échappera à jamais. J'avais alors seulement noté qu'il était différent des autres. Au détour d'une conversation, il nous avait confié croire en l'amour, aux sentiments vrais.

L'avant-dernier soir, Rachid nous invite à prendre un verre au bar de l'hôtel. Fanny vient pour la forme et ne reste pas longtemps. Froissée qu'un homme s'imisce dans notre « lune de miel » ? Je reste seule. Ambiance feutrée. Nous sommes côte à côte, assis sur un canapé en velours vert bouteille un peu vieillot. Pas d'alcool. Un verre de Fanta à la main, la discussion se fait plus intime. Rachid me dit sortir d'une relation sérieuse de plus d'un an et demi avec une Française de son âge, installée en Tunisie, et qui a fini par le tromper avec l'un de ses amis. Une femme de son âge, oui, mais lequel, justement ? Comme je ne veux pas le croire, carte d'identité à l'appui, Rachid me prouve

qu'il n'est que de huit ans mon aîné. Pour moi, c'est un homme, comparé aux fils à papa dégingandés que je côtoie au lycée. Il me fixe de ses yeux en amande. S'amuse de ma gêne. En bon commercial qu'il est, il adapte sa stratégie pour me séduire en me parlant de sa meilleure amie parisienne, de l'état de l'économie de son pays, de ses ambitions. Il est moderne, ouvert d'esprit. J'admire sa carrure, son aplomb. Il a même une voiture ! Qu'importe si c'est une vieille 306 blanche un peu décatie. Il est le premier homme que je rencontre. Je suis sous le charme. Flattée de lui plaire.

Le lendemain soir, je cède à ses avances. Lorsqu'il me ramène à l'hôtel, tout le personnel sourit. Je suis terriblement vexée, blessée qu'on me prenne pour ce que je ne suis pas. Fanny ferme les yeux sur mon escapade. Elle me connaît assez bien pour savoir que j'assume. Et puis elle trouve Rachid sympa. Moi aussi. Je prends cela comme une parenthèse estivale. C'était sans compter que Rachid tomberait sincèrement amoureux. Le jour du départ, en m'embrassant avant de me laisser passer la douane, il m'a fait promettre de garder le contact. J'ai accepté. Le jour d'après, il me téléphonait.

Il faut avoir en tête que dans les années 2000, Skype n'existait pas, et les communications à l'étranger étaient encore très onéreuses. Pourtant, en dépit du coût des conversations, Rachid, de son portable qu'il rechargeait avec des cartes prépayées, m'appelait sans cesse. S'il avait un bon poste, il n'était pas riche.

Même dans la Tunisie touristique, les salaires étaient maigres. Cela prouvait qu'il tenait à moi. Je l'appelais aussi. Parfois dans des cabines pour plus d'intimité. Dans une société où l'on n'échange désormais quasiment plus que par textos, cette façon de communiquer avait un avantage : faire connaissance. Nous nous racontions notre quotidien, nous disions combien on se manquait. Nous nous découvriions avec des mots, nous nous apprivoisions au creux du combiné.

Alors qu'elle aurait dû me mettre en garde, ma mère est très vite devenue la complice de notre idylle en chrysalide. Son passé explique en partie la tolérance dont elle a fait preuve à mon égard. Quand elle était jeune, elle aussi n'avait qu'une idée en tête : grandir vite, s'émanciper des règles qui la bridait. Elle avait fait le mur et épousé le premier venu à seule fin de quitter le foyer parental. Et mon père a fait d'elle une femme de commerçant, un statut qui ne cadrait guère avec ses aspirations. Tout cela s'est terminé par un divorce. Si elle ne voulait pas que je reproduise ce type de schéma, que je fasse le mauvais choix, elle me faisait pourtant totalement confiance. Nous étions très proches. Nous parlions de tout sans tabou. C'est ainsi qu'un mois à peine après mon retour de Tunisie, elle m'a laissée y aller de nouveau avec sa bénédiction.

Rachid m'a reçue comme une reine. Il avait réservé une suite à l'hôtel Ksar. Un lit *king size*, un couvre-lit molletonné aux motifs jaunes et bleus coordonnés à ceux des rideaux qui encadraient une grande

porte-fenêtre ouvrant sur un balcon couvert de fleurs de bougainvillier. Rachid travaillait pendant que j'allais bronzer. J'étais heureuse d'être revenue sur les lieux de notre première rencontre, dans « notre » hôtel, bien que très mal à l'aise de croiser les regards de la clique des serveurs et des animateurs. Dans leurs yeux, la même ironie chargée d'une sorte de violence sourde : *On savait bien qu'on te reverrait...* Mais Rachid m'avait rassurée. Il n'était pas comme tous les autres, obnubilés par l'idée de quitter le pays. Via son travail, obtenir un visa n'était qu'une formalité. Cela faisait déjà dix ans qu'il pouvait voyager comme il le voulait, multipliant les navettes entre Paris et Djerba. Il n'était pas en recherche de papiers. Et puis, il se sentait bien ici. Chez lui.

J'étais amoureuse. Rien d'un coup de foudre, contrairement à Rachid, mais quelque chose qui fait des papillons au cœur. Il était prévenant et romantique. Il côtoyait des gens qui me paraissaient importants, il m'emmenait au restaurant, voir des spectacles au casino de l'hôtel, faire des balades en mer, m'offrant ainsi une alternative au cadre resserré de ma vie, une échappatoire à l'ennui. J'étais jeune. Et naïve.

Un mois plus tard, je retournais à Djerba sans avoir à puiser dans mes maigres économies. Comme en mai, Rachid s'était débrouillé pour que j'occupe une place libre dans le charter affrété par l'agence à laquelle il était affilié. Il m'a emmenée partout, m'a fait faire la connaissance de son cousin et de sa femme,

s'appliquant à parler français en leur présence, pour me mettre à l'aise, comme il tâchait de le faire alors le plus souvent. Il voulait me faire découvrir les siens, sa culture, son pays, et me les faire aimer. Moi, je ne voyais que lui, peu importait le reste.

Rachid est venu me voir en France à l'occasion de l'enterrement d'un de ses oncles. J'étais allée le chercher à l'aéroport avec mon permis tout neuf. Il m'apparut encore plus libre et moderne qu'à Djerba, aux antipodes de ses compatriotes. Celles de mes amies qui l'ont rencontré, les commerçants du quartier, tout le monde l'appréciait. On me vantait son charme, son aisance. C'est vrai qu'il était beau parleur et plutôt canon. Des mains raffinées, un port athlétique. Également sensible aux qualités de mon amoureux, ma mère a laissé faire et l'a accueilli chez elle comme s'il faisait partie de la famille. De son côté, mon père dut convenir malgré lui que j'étais accro.

Rachid, touché par mon caractère et ma faculté à prendre ma vie en mains, me découvrait dans mon élément. Lui qui était autodidacte, il admirait mon parcours scolaire. Il était fier de sortir avec une petite Française. Il s'élevait socialement et intellectuellement. Il faisait des études par procuration.

À partir de là, notre amour a trouvé son rythme de croisière. Rachid venait en France en hiver, hors saison. J'allais en Tunisie l'été. Je bronçais pendant qu'il prenait soin des charters de Français en manque d'UV

et d'aventure. Entre deux retrouvailles, nous surmontions assez bien l'absence. Nous trompions le manque en nous écrivant. De vraies lettres. Rédigées à la main. C'était tendre et romantique. Plein d'espérance.

Ma mémoire n'a pas gardé beaucoup de traces de nos jours heureux, et je dois prendre l'album de ces années-là pour me replonger, au gré d'une photo imprimée, dans des souvenirs gommés par d'autres émotions, vives et cruelles, venues bien après. Lorsque le temps des épreuves est arrivé, j'ai dû faire le tri. Amnésique volontaire, j'ai effacé les bons moments pour ne pas flancher face à l'adversaire.

Le temps passait. Sans que je m'en rende compte, ce que j'avais pris au départ pour une banale amourette de vacances, était devenu une relation. J'étais fier de vivre une histoire pas comme les autres. Un beau prince à la peau ambrée, un homme, un vrai, m'adulait. Cette aventure était bien plus intéressante et exotique à mes yeux que les badineries falotes des gens de mon âge. Je ne suivais plus les cours à la fac que d'une oreille distraite, demandais à des copines de me photocopier leurs prises de notes. Je pensais sincèrement qu'il serait possible de vivre ensemble. C'est banal à dire, mais comme cela est vrai : l'amour rend aveugle ! Et la jeunesse aime à vivre avec un bandeau sur les yeux.

Rachid ne pouvait pas se permettre de prendre une chambre d'hôtel à chacune de mes visites. Très vite, il m'a emmenée chez lui. Bien que le petit immeuble dans

lequel il louait un studio fit partie de la zone coquette et touristique de Djerba, il vivait dans des conditions plus que spartiates. Un rez-de-chaussée en fond de cour. Une porte d'entrée minable. Du sable au sol. De pauvres meubles qu'il emportera cependant partout par la suite. Un réchaud de camping d'un autre âge. Pas de frigidaire. Mais c'était déjà miraculeux, pour un Tunisien du cru, de pouvoir s'arracher aux quartiers populaires dont il était issu. Rachid s'était fait par lui-même. Ses parents, de condition plus que modeste, travaillaient depuis des années dans les hôtels et les hôpitaux comme agents d'entretien. Rachid prenait ses repas à l'hôtel ; le studio lui servait uniquement de placard et de chambre à coucher. Moi, j'étais amoureuse, jeune et adaptable. Je faisais abstraction de bon cœur du manque de confort, mais il n'était pas question de s'éterniser trop longtemps dans ce gourbi-dortoir. Rachid lui-même ne cessait de répéter :

—Je vais nous faire bâtir une maison.

Il se montrait de plus en plus attentionné. Et pour me prouver qu'il était un homme de parole, il s'est bientôt lancé dans la construction de la demeure promise. Quant à moi, j'ai arrêté de prendre la pilule.

J'avais trouvé un homme, le père de mes enfants, pour assouvir l'envie de procréer qui m'habitait depuis toujours. Mon père reprochait à ma mère d'être trop maternelle, mais je ne crois pas avoir seulement hérité d'elle. C'est comme si j'avais toujours été ainsi. En primaire, Fanny me faisait des scènes :

—Quand tu viens à la maison, ce n'est pas pour jouer avec moi, mais pour t'occuper de mon petit frère !

Elle me prédisait l'avenir :

—Tu seras puéricultrice.

Ironie du sort, c'est elle qui, après avoir touché au commerce et au yoga, reprendra des études de sage-femme et deviendra infirmière.

Ce que je voulais, moi, c'était donner la vie, être maman, tout simplement. Je suis tombée enceinte presque aussitôt après l'arrêt de la contraception.

J'ai annoncé symboliquement la nouvelle à ma mère en lui offrant un bouquet de fleurs le jour de la fête des Grands-mères. Elle a aussitôt compris le message. Mais alors que je croyais qu'elle allait me tomber dans les bras, je l'ai sentie inquiète derrière un sourire de façade. Pourtant, elle appréciait Rachid. Maman, si ouverte à tout, semblait déstabilisée. Elle ne s'attendait pas à une telle nouvelle. Au vu de sa réaction, qu'est-ce que ça allait être avec papa ?...

Je n'en mène pas large. Revenue de ses émotions, ma mère me promet d'être mon alliée. Nous décidons d'organiser un dîner alibi et de convier mon père et sa femme, ainsi que mon frère, pour une soirée « famille ». Cela peut paraître étrange, mais mes parents se sont séparés à l'amiable, sans animosité, et ma mère et ma

belle-mère sont devenues amies au fil du temps. Dans ce contexte, ce soir-là, tout le monde était ravi de se retrouver.

Je dresse le couvert. J'ai sorti les rallonges de façon à être à l'aise à cinq autour de la table du salon. Je me motive : après l'apéritif, j'annonce la nouvelle. À l'entrée, je n'ai toujours rien dit. Passe le plat de résistance, puis viennent les fromages. Je n'ai pas encore desserré les dents. Arrive le dessert. J'ai la gorge nouée. Je propose de débarrasser pour filer à l'anglaise à la cuisine. Mais maman me rattrape au vol :

—Dis donc, Sabine, tu n'avais rien à nous dire ?

Je n'ai plus d'autre choix maintenant que de me lancer. Dans le silence pesant qui a suivi mon annonce – même les anges s'étaient arrêtés de passer –, mon père a blêmi, a ouvert la bouche et ânonné un « Ah ! » qui en disait long.

Passé les affres de l'annonce à la famille, j'ai fait entrer mes amies les plus proches dans la confidence de ma maternité naissante. Fanny et consorts sont tombés des nues le jour où j'ai exhibé le petit négatif de ma première échographie. Leur sidération me boostait. J'étais une pionnière !

Avec le recul, parce que je suis devenue adulte et parent depuis lors, je comprends aujourd'hui le malaise de ma mère et de mon père. Ils s'en faisaient pour moi. On s'inquiète toujours pour la chair de sa chair. À vingt et un ans, j'étais selon eux beaucoup trop jeune pour

avoir un enfant. Et puis, j'étais brillante. Ils avaient tout fait pour m'offrir une autre destinée que la leur. Ma mère n'avait qu'un CAP. Elle ne souhaitait rien d'autre que de me voir achever mes études. Mon père voulait que je sois libre de choisir. Obligé de devenir boulanger pour perpétuer la lignée familiale, lui n'avait pas pu le faire. Et puis, tous deux connaissaient mon tempérament. Comment ferais-je avec un bébé, moi qui vivais à mille à l'heure ?

Mes parents n'étaient pas peu fiers de mon cursus universitaire : une maîtrise de ressources humaines qui s'achevait par un stage « professionnalisant » effectué à la RATP. J'avais par ailleurs toujours été attirée par le tourisme, plus encore depuis que je fréquentais Rachid et que je voyageais. Je souhaitais augmenter mon potentiel en intégrant un DESS de ressources humaines, option tourisme. Cette spécialisation n'étant enseignée qu'à Créteil, le jour de l'examen d'entrée, les candidats étaient venus de toute la France pour passer les écrits. Les places étaient comptées.

Admissible, je me rends en juin à l'oral en tâchant de cacher mon ventre déjà bien gros sous une ample robe rose. À la fin de l'oral, plutôt réussi, une de mes profs de la fac qui fait partie du jury s'enquiert en souriant :

— Et le bébé, c'est pour quand ?

Personne n'est dupe. Aussi rose que ma robe, je réponds être enceinte de six mois ; à eux de faire le

calcul. S'ils ont juste, mon enfant devrait naître plus ou moins le jour de la rentrée. Je me dis que c'est fichu. Mais que ce n'est pas grave. Je retenterai le coup l'année prochaine. À ma plus grande surprise, j'ai été reçue dans les dix premiers. Vingt places seulement pour sept cents postulants, c'était inespéré. Je me suis motivée. Octobre, c'était loin. Et puis je gérerais, quoi qu'il arrive, comme à l'accoutumée.

Un petit pour bientôt. Rachid exultait. En son absence, ma mère m'accompagnait aux échographies. Plutôt que ces clichés dénués de poésie vraie, j'envoyais, via les airs, à Rachid des photos de mon ventre en pleine croissance cerclé d'un grand rond au crayon à maquillage, au milieu duquel j'inscrivais *TU NOUS MANQUES*.

J'ai continué d'aller voir mon chéri tant que j'ai pu prendre l'avion. L'ombre d'un désaccord planait cependant au-dessus de nous depuis le début de ma grossesse : pour sauver la face et ménager les traditions, bien que ses parents fussent un des premiers couples à divorcer à Djerba, Rachid, bientôt papa, avait dit à sa famille que l'on s'était mariés. Pour moi, il était hors de question de mentir sur une chose aussi importante. Je ruais dans les brancards et puis, mariés ou non, notre enfant n'en était pas moins légitimement désiré, c'était cela qui importait. Mais Rachid n'avait que faire de mes protestations. Il me suggérait de faire profil bas. Certaines choses me mettaient mal

à l'aise et je commençais à sentir que je m'aventurais sur un terrain glissant.

Enceinte, il m'est apparu indispensable d'organiser l'arrivée du bébé. En premier lieu, je devais trouver un appartement. Je passai ainsi directement des jupes de ma mère aux bras du père de mon enfant sans connaître les joies de la colocation ou la solitude austère d'une chambre d'étudiant.

J'allais vite, je grillais les étapes, cela me rendait à la fois heureuse et mélancolique. Au fond, j'ai toujours agi ainsi : comme un coureur automobile, je fonce, négociant un virage, puis l'autre, enchaînant les décisions dans le mouvement. Pour moi, la réflexion ne précède pas l'action, elle l'accompagne toujours. J'admire les gens qui prennent le temps de peser le pour et le contre avant de faire un choix. Les miens s'imposent d'eux-mêmes. Je ne sais pas me poser. J'ignore pourquoi j'ai ce besoin impérieux de ne pas respirer. Peut-être parce que j'estime que notre passage sur terre ne dure que le temps d'une chimère.

Aucune agence n'a voulu me louer d'appartement. Et pour cause ! Une jeune mère avec de maigres ressources et un petit ami arabe qui ressemblait davantage à un courant d'air qu'à un pilier de famille, le dossier n'inspirait guère confiance. Même les HLM ne voulaient pas de moi. Fanny fut ma planche de salut. Ses parents étaient séparés depuis longtemps et ils ont accepté, pour un prix abordable, de nous louer, à Rachid et moi, leur grande maison qu'aucun d'eux

n'habitait plus. Comme mon amoureux était le plus souvent retenu en Tunisie par son travail, je tâchais, totalement terrifiée, la nuit, par les bruits, les ombres, les chuchotements du vent, d'appriivoiser cette drôle de bâtisse tarabiscotée. Même si je connaissais par cœur la maison, j'avais toujours habité en appartement, moi ! Rachid n'était pas là, ma mère n'était plus là. Je vivais seule pour la première fois.

Ignorant que les hôpitaux sont sectorisés, j'avais tâtonné en début de grossesse pour trouver celui auquel j'étais rattachée. J'avais fini par apprendre que je dépendais de la maternité de l'hôpital Esquirol, à Saint-Maurice. À la mi-septembre, enceinte de huit mois, je me rends, confiante, à l'ultime échographie de contrôle de mon bébé. Le médecin, un Tunisien, s'inquiète de son apparent « petit poids ».

—Il vaudrait mieux déclencher l'accouchement, sinon l'enfant à naître risque des problèmes divers, m'explique-t-il succinctement. Bien sûr, vous pouvez refuser.

J'ai vingt-deux ans, c'est mon premier enfant, et je ne suis pas médecin. Après que j'ai accepté de me rallier à son diagnostic, le doc me donne rendez-vous dans trois jours, sans autres mots de réconfort.

En sortant, j'appelle, en pleurs, la gynécologue qui me suit depuis toujours, pour avoir son avis. Par esprit de corps et, surtout, n'ayant pas vu l'échographie, elle

me suggère de suivre les conseils de son confrère hospitalier. Je suis sous le choc. Je n'avais pas rêvé les choses ainsi. Mon accouchement, ce devait être comme dans les films. Des coups dans le ventre. Les premières contractions. Le travail qui commence, le père qui m'emmène à fond de train à la maternité. De la tension, de l'action, de la passion. Je m'étais vue depuis toujours donner la vie de façon naturelle, en prenant le temps qu'il faut, sans qu'on me fasse violence, sans qu'on statue pour mon enfant sur le jour et l'heure de sa naissance.

On ne décide pas toujours de tout. J'ai été déclenchée. Adam est né le 12 septembre 2003 à quatorze heures vingt, trois semaines avant terme.

L'équipe de la maternité s'est montrée froide et efficace. Rachid était présent, mais il a refusé d'entrer en salle de naissance. Question de culture. Je crois aussi qu'il était trop impressionné. C'est ma mère qui m'a tenu la main et a coupé le cordon. Adam est venu au monde avec une épaisse crinière noire dressée sur sa tête. Contrairement à ce que craignait le médecin échographe, c'était aussi un petit garçon grassouillet et en parfaite santé.

J'ai passé des heures entières à contempler ses mains minuscules, ses orteils de poupée, la délicatesse de ses traits. Était-il possible que j'aie fabriqué ce miracle ? L'émerveillement des mères est toujours

mêlé d'incrédulité. Cet état désiré depuis mes jeunes années m'habitait enfin, et je le ressentais comme s'il avait toujours été là, dans une plénitude primitive et complexe à la fois. Le baby blues, ce n'était pas pour moi. Assaillie par tant de bonheur, je ne ressentais pas la fatigue, reléguée au second plan. J'ai veillé sur Adam comme sur un trésor. De retour chez nous, je l'ai couvé, écouté, dorloté. J'ai prévenu ses peurs, accouru au moindre cri. Lorsque nous devions sortir, j'attendais toujours qu'il se réveille pour ne pas perturber son sommeil. La nuit, il dormait dans son berceau, collé à notre lit. Naturellement, je l'allaisais, comment aurais-je pu faire autrement ?

Adam avait dix jours quand j'ai repris les cours. Le DESS s'ouvrait par une journée d'intégration à Saint-Mandé sous la houlette des professeurs et du maire de la ville, Patrick Beaudoin, dont j'ignorais alors qu'il serait l'un des acteurs phares de mon futur combat. Pour l'heure, comme je l'avais présagé le jour de mon oral, je constatais la terrible évidence : ma vie d'étudiante allait être quelque peu chamboulée par mon statut de jeune mère. Ce sentiment d'être toujours différente... Et tandis que mes camarades s'intégraient en faisant connaissance au cours du déjeuner, je filais en douce, les seins à l'avant-garde, rejoindre Rachid venu m'apporter Adam pour lui donner la tétée sur les pelouses du parc.

Rachid a mis un peu de temps à apprivoiser son enfant, mais c'était un père attentif. Dépassant son

histoire familiale et les préjugés de sa culture, il apprenait doucement les bons gestes. Il prenait sur son ventre ce petit être que nous avions tant désiré. Il s'amusait de ses babillages. Il était fier d'avoir un fils.

Et puis, le départ quelque temps plus tard. Son travail l'attendait à Djerba. Le cycle infernal des retrouvailles et des séparations reprenait doucement au rythme des saisons.

J'ai allaité durant six mois. Je me levais à cinq heures du matin pour me traire. Le frigo était devenu une usine à lait ! En l'absence de Rachid, ma mère a pris le relais pour me permettre d'aller en cours aussi souvent que possible. Les enseignements en valaient la peine. J'étais contente d'avoir été admise et je ne voulais pas gâcher la chance qui m'était offerte. Souvent, les copines me donnaient un coup de main. Quand, au cours de l'année, le rythme des études s'est intensifié, avec des séminaires et des stages, j'ai pris une jeune nourrice. Tout n'est toujours qu'une question d'organisation. Mais aussi d'énergie. Regarder devant soi, et foncer. Sans redouter le vertige.

Rachid n'étant là que par intermittence, Adam s'est centré sur moi. Le couple que nous formions avait déjà pris corps pendant ma grossesse, mais il s'est très vite renforcé. Nous avons une relation privilégiée, exclusive, fusionnelle. Il me rendait sourire pour sourire. Ce duo était délicieux. Il m'est cependant apparu un matin qu'Adam ne pouvait pas vivre plus longtemps

séparé de son père. En outre, mon cursus universitaire touchait à sa fin. Plus rien ne me retenait en France. Après un nouveau stage à la RATP dans le cadre du DESS, j'ai décliné l'offre faite par l'entreprise de me titulariser et décidé, mon fils dans les bras, de rejoindre Rachid en Tunisie.

J'avais fait mes valises. J'emportais des shorts, un chapeau, de la crème solaire, des paréos. Mais aussi ce malaise diffus qui me collait à la peau.